

Il n'osa se montrer, retenu par une crainte mystérieuse, comme s'il eût compris, d'instinct, que quelque chose de grave se passait à deux pas de lui et qu'il valait mieux ne pas s'en mêler.

—Qu'est-ce qu'elle regarde ?

Quand elle fut partie, lentement, les yeux à terre, comme elle était venue, il s'en alla, lui, vers les broussailles et regarda à son tour.

—C'est là qu'on a retrouvé Lafistole... dit-il, dans ces broussailles, juste au milieu... Je suppose bien que ce n'est pas la curiosité pure qui a amené ici Mme d'Hautefort, surtout à pareille heure.

Il s'éloigna troublé, réfléchissant, mais ne trouvant pas l'énigme qu'il cherchait et se contentant de répéter :

—C'est drôle... c'est drôle tout de même !

Pour rentrer, aussi, elle prit le chemin d'autrefois. Quel instinct la poussait à suivre ce calvaire.

Elle regagna le château, remonta dans les appartements.

Bérenghère était couchée ; les domestiques étaient loin, Clotilde ne craignait point de surprise.

Elle entra dans le petit salon où elle avait reçu jadis Lafistole, et d'où Lafistole était sorti sur les épaules de Jourdan.

Rien de changé...

La scène du meurtre se retraçait vivement à son imagination dans tous ses détails !

Elle s'était passée à la même heure. La même bougie, à demi consumée là-bas, sur la cheminée, avait éclairé la scène.

Sur le tapis aucune trace de sang. Elle eut beau chercher, elle ne vit rien. Cela la tranquillisa.

Elle revint dans sa chambre et, après une heure d'insomnie, sa nuit fut assez calme.

Ce fut ce même pèlerinage, dans quelques-unes de ces parties, que refit Valentin quelques jours après.

Il voulait venir à pied à Vilvaudran.

C'était ainsi qu'était venu Lafistole.

Il interrogea, dans les maisons bordant la route, les paysans que l'enquête du commissaire de police Pastourot avait désignés comme ayant indiqué sa route au caissier de M. Chavarot.

Et par des questions précises, il apprit que c'était au château même de Vilvaudran et non point au village qu'il se rendait.

—Qu'avait à faire Lafistole au château ?

Telle fut sa réflexion.

A Vilvaudran, à l'époque où Lafistole était venu, il ne se trouvait personne ; seulement le jardinier et sa femme.

Clotilde, Valentin se le rappelait, y avait fait plusieurs voyages, mais il était douteux qu'un de ceux-ci eût coïncidé avec l'arrivée de Lafistole dans le pays.

Son premier soin à Vilvaudran fut d'aller trouver Vilbret dont la déposition, trouvée au dossier, l'avait frappé.

Il savait combien était grande la finesse du bonhomme. Il désirait causer avec lui. Peut-être que Vilbret avait fait d'autres découvertes. Quelle qu'elles fussent, il voulait les connaître.

Vilbret était chez lui, déjeunant debout, sur le seuil de sa maison, d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage.

Il aimait Valentin depuis longtemps, parce que Valentin devait entrer dans la famille d'Hautefort, et que, pour le vieux garde, le monde commençait et finissait là où commençait et finissait la famille de ses maîtres.

Il éprouva pourtant un grand trouble en voyant tout à coup le jeune homme déboucher sur l'avenue qui conduisait à la garderie.

C'était, sans le vouloir, Vilbret qui avait le premier donné l'éveil à la justice en racontant qu'il avait vu M. de Séverac auprès de Lafistole.

Il n'avait rien dit de plus.

Il n'avait rien à se reprocher, mais qu'allait-il répondre à ce fils attristé et en deuil qui venait sans doute exprès pour l'interroger sur son père.

Il ferma son couteau, le glissa dans sa poche, posa son pain et son fromage sur une table.

Valentin fut bientôt auprès de lui.

Le garde lui offrit une chaise et attendit qu'on l'interrogeât.

—Vilbret, dit le jeune homme, je crois à l'innocence de mon père et je veux prouver cette innocence. Voulez-vous m'y aider ?

—Autant que je le pourrai, monsieur Valentin.

—Merci. C'est vous qui avez surpris mon père auprès du cadavre de Lafistole ?

—Oui.

—Vous n'avez dit nulle part que vous avez entendu la détonation du coup de revolver.

—Je ne pouvais le dire. Je ne l'ai pas entendue...

—Cela est étrange. Vous êtes habitué aux bruits des bois et quand un braconnier tire à l'affût le soir, fût-il à deux ou trois kilomètres, vous percevez très bien la détonation ?

—Cela dépend du vent qu'il fait, monsieur Valentin, dit naïvement le garde.

—Mais cette nuit là, vous étiez à quelques pas de mon père... la largeur de la route vous séparait à peine.

—Je n'étais pas là au moment du meurtre. Je ne suis arrivé que lorsque le meurtre était commis.

—Les gardes Blaise et Mathurin ont-ils entendu, cette même nuit, quelque détonation ?

—Oui, une seule.

—Ah ! ils ne l'ont pas déclaré à l'enquête ?

—C'était un braconnier à l'affût, du côté du château.

—Ils l'ont surpris ?

—Non. Ils ont couru, mais sont arrivés trop tard.

—Et qui vous prouve que cette détonation venait d'un braconnier ?

Le garde ne répondit pas. Pour lui, cela ne faisait aucun doute. Mais il lui était impossible de le prouver.

—Dans tous les cas, monsieur Valentin, dit Vilbret après un silence, cela partait de Vilvaudran même et non de la route. Or, c'est au bord de la route que Lafistole a été tué et non pas à Vilvaudran.

Voulez-vous me conduire au carrefour de la Croix-Saint-Jacques ? Avez-vous le temps ?

—Tout de suite. J'achève mon morceau de fromage.

Cinq minutes après ils partaient.

Le carrefour n'est qu'à une demi-lieue de la garderie.

Ils furent bientôt rendus.

Pendant le trajet, ils n'avaient pas prononcé une parole.

Le garde, poli et stylé, ne parlait jamais que lorsqu'il était interrogé.

Quant à Valentin, il pensait à son père. Il pensait à la grave mission qu'il s'était donnée. Il se demandait s'il allait réussir et s'il ne rencontrerait pas sur sa route d'insurmontables difficultés.

Au carrefour ils s'arrêtèrent.

—Expliquez-moi où vous étiez, Vilbret, quand vous avez surpris mon père. Dites-moi tout. Ne me cachez rien.

Discipliné comme un soldat, Vilbret le renseigna.

—Bien. Maintenant montrez-moi l'endroit exact où était le cadavre, dans quelle situation il se trouvait...

—Volontiers, dit le garde, et je vous dirai même tout de suite, monsieur Valentin, que je n'ai pas été sans réfléchir là-dessus...

—Pourquoi ?

—Vous voyez, monsieur Valentin, cet énorme amas de broussailles enchevêtrées ? Il y a là-dedans de quoi cacher une horde de cerfs et de biches tout entière.

—C'est vrai.

—Eh bien, Lafistole était au beau milieu de tout cela.

—Voilà qui est étrange... Personne ne voudrait s'aventurer à traverser ces épines... S'il y a eu querelle, ainsi que le veut l'enquête, entre cet homme et mon père, cette querelle s'est élevée ici où nous sommes, sur la route... et Lafistole, en recevant le coup qui l'a mortellement blessé, serait tombé dans le fossé et non là-bas, à quelques mètres, dans ces buissons inextricables.

—Je me suis tenu le même raisonnement, dit le garde.

—Et qu'en avez-vous conclu ?

—Que peut-être on avait essayé de cacher le cadavre, qu'on n'en aura pas eu le temps et qu'on l'aura abandonné là.

—Mais alors ?...

Et Valentin interrogeait Vilbret du regard.

—Alors, monsieur, dit le garde à voix basse, il est bien possible qu'on ait transporté Lafistole en cet endroit, mais qu'il ait été assassiné autre part.

—En supposant que la justice ne se soit pas trompée et que mon père soit coupable, dit Valentin après un long silence plein d'émotion, quel intérêt aurait-il eu à ne point abandonner le cadavre là où le meurtre s'était commis ?... S'il avait essayé de le cacher pour égayer les recherches, passe encore, mais il est évident qu'il ne l'aurait pas voulu... Dès l'aube, tous les passants eussent aperçu le blessé.

—Cela me semble logique... mais...

—Parlez, Vilbret.

—Ce qui est logique pour votre père reste logique également pour celui qui a commis ce crime. Quel intérêt avait-il à jeter, pour ainsi dire, ce cadavre sous les yeux du premier paysan venu passant sur la route ?

—Si ce cadavre avait été trouvé dans votre maison, Vilbret, qu'aurait pensé la justice ?

—Dam ! tout naturellement elle m'aurait accusé...

—Eh bien, n'est-il pas aussi naturel de croire que cet homme a été tué dans une maison et qu'on a voulu, en l'apportant ici, faire disparaître toute trace du crime ?

—Possible, cela, monsieur Valentin, d'autant plus que le particulier ne pesait pas lourd... Il avait l'air vidé comme un lapin.

Tout à son idée fixe, Valentin poursuivait :